



François Bordes

L'impératif carnivore

Apologie du carnivore, de Dominique Lestel
(Fayard, 2011)

La scène se passe au fin fond du Livradois, le froid pays de *Gaspard des Montagnes*. C'était il y a une quinzaine d'années, bien avant que Jonathan Safran Foer ou Marcella Iacoub ne s'interrogent sur la nécessité de manger de la viande. Écœurée par les quantités immodérées de tripoux et de charcutailles ingurgitées dans son canton natal, une jeune Auvergnate décida, au retour d'un voyage en Inde, de devenir végétarienne. Quoi de plus respectable ? Au pays de la saucisse et du chou farci, voilà une façon bien sympathique d'affirmer son individualité. Seulement voilà, bien vite, le zèle la poussa à refuser toute protéine animale, y compris dans les tablettes de chocolat dont elle se régala jadis. L'originalité devint lubie et la lubie se transforma en idéologie. Son pauvre bougnat de mari, accoutumé aux steaks, dut se conformer aux nouveaux interdits, sous peine de graves rétorsions. Adieu veaux, vaches, salers et charolais. L'idéologie tourna furie lorsque le zèle végétalisateur s'acharna sur la gamelle du chat. Pour expier ses péchés carnivores, le matou fut mis au régime vert. Adieu croquettes, mous et pâtés. Une question demeurerait : comment empêcher le félin de croquer des souris, si nombreuses dans la nature ? C'est à ce type de végétarisme que Dominique Lestel s'attaque dans son *Apologie du carnivore*.

Cet essai érudit et brillant n'est pas le plaidoyer d'un bâfreur de barbaques contre les becueteurs de tofu. Il dépasse largement cette opposition binaire et propose une déconstruction philosophique du discours des « végétariens éthiques ». Il cherche à « renverser l'exigence éthique végétarienne en montrant que c'est plutôt le fait de manger de la viande qui est un devoir éthique ». Lestel propose d'appeler cela « *l'impératif carnivore* ». Il ne s'attaque ni aux « végétariens politiques » (ceux qui jugent irresponsable l'hyperconsommation de viande industrielle) ni aux végétariens de culture ou de goût. Dans la pure tradition du pamphlet philosophique, il détruit méthodiquement la vulgate des végétariens les plus sectaires, ceux qui veulent imposer leurs vues à l'humanité afin d'assurer sa rédemption. Hier, on se repentait d'avoir été bourgeois, catholique ou stalinien. On se repent aujourd'hui d'avoir été carnivore.

Pour le philosophe-éthologue, le végétarien « sous-estime ce que signifie être carnivore » (p. 13). Ce dernier est finalement plus proche de l'animal car il assume sa nature d'omnivore. Il reconnaît ainsi la « dépendance dans laquelle se trouve chaque être vivant vis-à-vis des autres êtres vivants » (p. 91). Le végétarien, au contraire, se détourne de l'animal et se dégoûte de sa propre animalité. Refusant la mort et la cruauté, négligeant la souffrance éprouvée par les végétaux qu'il dévore en toute bonne conscience, il rêve d'un monde disneylandisé où le discours végétarien abolirait la réalité têtue du règne animal. C'est une des qualités de ce pamphlet de démonter le mécanisme idéologique sous-jacent à ces postures si généreuses, si pures, si innocentes que seul un affreux oserait les critiquer. Mais Lestel ne se contente pas de jouer à l'affreux. La dernière partie de son pamphlet trace les contours d'une « éthique du

carnivore ». Citant en exemple les Indiens Algonquins (p. 102), il propose d'inventer de « nouvelles façons de manger de la viande ». Au rebours de « l'hypercarnivore des sociétés occidentales », le nouveau carnivore ne considère pas la consommation de viande comme une pratique ordinaire mais comme une commémoration, une communion. Il s'agit donc de « faire de chaque repas carné une cérémonie » (p. 124).

Écrit d'une plume alerte et ironique, ce pamphlet est construit comme un repas à la française : l'avant-propos est un apéritif auxquels succèdent amuse-gueule, hors d'œuvre, premier et second service, dessert. On se prendrait presque à regretter l'absence de café et de digestifs en annexe de ces 134 pages naturellement saignantes.